

perroquet de fougue = kadiou' biamoua' plachta
grand hunier = vichou' riva' plachta
artimon = akou', vato' plachta'ou' stou' in
kadiou'

subri

stou' in

Cherbourg de Tenesora,
Sylve
L'abbé, sa sœur
Vilaine
romanes - yut' thomine melon, Puc de Harbage, Gardon
mao' Paves - Pave
Cathin VIII, Damsouan de Calabre

Fauve
Gardon
Didot
Gardon

I

seune = vichou' riva' plachta
stou' in

madou' riva' plachta

La vergue du grand hunier s'emmêla dans la voile
d'étai d'artimon, le perroquet de fougue s'envola et
voilà comment le *Royal-Louis*, vaisseau de premier
rang, s'engloutit dans les flots.

Les femmes et les enfants périrent tout de suite.
Derrière moi, un grand brigand de Provence et mon
précepteur nageaient en soufflant. L'océan nous posa
sans forces sur une plage abritée des vents. Un long
temps je demeurai sur le dos, les mains et les cheveux
flottant au gré des dernières vagues qui venaient les
bercer sur le sable. Je songeais à l'ennui du meilleur
des pères quand il apprendrait ma perte cruelle. Une
petite algue m'entra dans la bouche tandis que je riais,
car j'étais bien vivant.

Des cris m'arrachèrent à cette nonchalance. Je courus
à la source du vacarme. J'aperçus une couleuvre de
trente pieds qui menaçait mon précepteur et le brigand.
En une seconde, par les yeux de l'imagination, je vis
l'innocence punie, le vice récompensé, car mon maître
ne savait courir. Mais le sort se montra beaucoup plus
égal : l'insecte dévora les deux hommes. Je m'enfus
éperdu.

J'étais donc seul sur une terre inconnue. Une mort
affreuse me guettait. Je n'avais rien à faire qu'à l'at-
tendre. Je pénétrai dans une épaisse forêt.

Là, des feuillages nouveaux charmèrent ma vue. Là,
des oiseaux terribles s'abattaient contre les branches
en rugissant. A chaque instant, je m'attendais à voir

surgir un dragon, un tigre ou un loup. Cette fin épouvantable, à la longue, m'amusait.

Le sommeil me prit. Quand je revins à moi, le soir était venu. Le vol lent des pumas faisait frémir les feuilles. Je me rappelai mes malheurs. De nouvelles images se présentèrent à mon esprit. Je les repoussai. J'étais las de mourir sans cesse. Une calebasse, qui est un fruit à l'écorce noire, me rafraîchit. Je repris mon chemin.

J'avais parcouru près de six lieues quand le désespoir me revint et, avec lui, la peur. L'obscurité croissait. L'ombre animait l'espace. Un buisson me renvoya une leur, que dis-je ! le regard d'un tigre ! Ma dernière heure était venue. Je me réfugiai dans l'amour de Dieu. Hélas, je connaissais mal ce Dieu, je ne savais si ma mort lui causerait quelque peine.

Tremblant, j'avançai. Des épines me fouettaient le visage. Je fermai les yeux. Une grande lumière me traversa. Je ne ressentis point de douleur mais un bruit terrible éclata. Un rire toujours plus vif résonnait à mes oreilles. Je relevai les paupières et distinguai un petit garçon qui m'éclairait de sa lanterne. Il était couvert d'un pourpoint de velours gris. Des bottes noires, une culotte fauve, une perruque poudrée complétaient son habillement. Il portait une épée au fourreau. Il mesurait quatre pieds et ne devait point dépasser la neuvième année.

— Pardonnez ma gaieté, dit-il en s'inclinant. C'est le triste équipage où je vous vois qui me l'inspire. Mais c'est assez manquer à l'honnêteté, sinon à la charité chrétienne. Suivez-moi, je vous prie, et contez vos malheurs. En cette saison les aventures ont un parfum de piquant dont je suis furieusement épris.

Sa voix cérémonieuse et flûtée ne me surprit pas moins que sa tenue. Il m'entraîna vers un acacia où l'on tenait enchaînées deux créatures aux yeux hagards, vêtues de haillons.

— C'est le produit de ma chasse, reprit mon singulier gentilhomme. J'en ai massacré cinq, mais avec le soir

vient la pitié. Ces barbares amusent toujours nos belles.

Il les frappa du plat de l'épée. Ceux qu'il avait appelés barbares trottinèrent devant nous.

— J'avoue qu'ils sont fort laids, continua mon guide. Et leur odeur est grande. Baste ! Cédons à la mode !

Il ne cessa, tout le temps que dura notre voyage, de m'étourdir d'impertinences. Ennuyé, je songeais qu'un aussi petit garçon et dissolu n'était pas une société pour un jeune homme assoiffé de morale, comme je l'étais. Je contais mon naufrage. Mon compagnon fit la moue :

— Avouez qu'à votre âge, il faut être bien fou pour se jeter dans les périls de la navigation. Cet exercice ne convient qu'à l'enfance. Nous autres, mon cher, nous avons mieux à faire.

Et comme je l'interrogeais sur ce point, haussant les sourcils et sa perruque, pénétré d'importance malgré sa frimousse, il répondit avec un sourire supérieur :

— Les plaisirs.

Je fus partagé entre la gaieté que m'inspirait cette saillie et l'horreur que me donnait une dépravation si précoce. Sans nul doute, les parents de ce petit monstre le corrigerait sévèrement. Je me proposai de le saisir par une oreille, du plus loin que j'apercevrais un être humain. Il n'est point de meilleure façon d'entrer dans une famille que de lui apporter un enfant égaré.

Ce projet se trouva inutile. Nous étions dans un parc. Le petit garçon frappa dans ses mains. Une douzaine d'enfants revêtus de cuirasse débouchèrent en bon ordre. Un garçonnet d'une douzaine d'années les conduisait. Sur les épaules, ils tenaient d'immenses piques. Leur chef se découvrit et s'inclina en découvrant les plus belles dents du monde. Devant ces déguisements et ce sérieux, ma stupeur augmentait. Sur un signe de mon jeune fat, les soldats s'emparèrent des prisonniers. Ceux-ci ne poussèrent que des cris plaintifs.

— Je suis le chevalier de Temesvar, déclara mon guide. Je vais vous conduire auprès de ma mère. Elle

Chinain
est fort âgée et souffrante. Comme toutes les personnes qui vont bientôt quitter la planète, elle est avide de nouveautés. Puisse votre arrivée la divertir !

Il écrasa une larme. Le cœur empli de tristesse, je pénétrai dans un pavillon, tendu de soies à ramages. J'avais perdu la plus douce des mères, je connaissais l'horreur et le désespérant d'une telle mésaventure. Je jetai sur mon compagnon des regards apitoyés. Comme lui, je marchais sur la pointe des pieds. A sa suite, j'entrai dans une pièce, éclairée de mille feux. Sur un lit de repos, le sein découvert, une jeune fille nous observait d'un air languissant.

II

Mon oreille se faisait à leur musique, dont il résonne toujours une mesure. Ils en jouent fort juste. Leurs montures, qui sont éléphants blancs et girafes, y sont les premières accoutumées. Il n'est point rare de voir un concert où ils sont le seul public, car le moindre de ces galopins traîne toujours à sa suite une contrebasse, une flûte, un violon.

A peine avais-je quitté le chevet de la mourante, qu'on m'entraîna dans une fête étrange. Une centaine d'adolescents étaient groupés autour des bosquets. Ils avaient des costumes de velours, de perles, et pour robes, mousseline ou taffetas. Des négrillons porteurs de torches les éclairaient. Je m'avançai, médusé. Une fillette de huit ou neuf ans se retourna sur mon passage :

Chinain
— Un barbon ! s'écria-t-elle. Le plaisant accoutrement !

— Laissez, laissez cela, trancha son voisin qui mesurait bien quatre pieds de haut. Je m'en vais vous l'accommoder au goût du jour.

Il se saisit d'une clarinette et se lança dans une improvisation où le ridicule se mêlait au touchant. Plusieurs fantômes blancs, grands comme la nuit, se précipitèrent pour l'écouter. Une masse humide et chaude se posa sur mon épaule. C'était un éléphant !

La jeune impertinente qui s'était moquée de moi demanda mon nom. Je m'inclinai et lui fus présenté. Elle se nommait Sylvie. C'était une manière de folle aux cheveux éparpillés dans l'air tendre du soir (leurs

nuits sont fort douces). Elle parlait sans cesse.

— Vous vous êtes noyé ? C'est merveilleux, le fond de la mer. Est-il vrai qu'on y trouve des barbares ? Ils ont des barbes ? Vous avez découvert des trésors ? Et ma robe, qu'en pensez-vous ? Elle est en tulle d'Arabie. L'essentiel n'est-il pas de s'amuser ? Vous vous amusez bien, vous ? Dans le fond, vous êtes vieux, mais vous êtes gentil.

— Tais-toi, lui dit une grande personne brune aux traits diaphanes, qui pouvait avoir dix ans.

— Avec ma sœur, on n'est jamais tranquille. Elle se nomme Isabelle. C'est joli, n'est-ce pas ? Mais Sylvie n'est-il pas plus joli ?

Je ne savais que répondre, parmi les éléphants, le caquetage des filles et les morceaux de bravoure que la plus fine lame du royaume exécutait sur un basson. L'annonce de la collation me dégaga de mon embarras. Nous prîmes place autour d'une grande pelouse où des échafaudages de crèmes, de ragoûts et de fruits s'empilaient. Mon premier mouvement fut de me jeter sur une herbe d'oseille qui me parut fort appétissante, car j'avais grand faim. Une lueur d'étonnement sur le visage du chevalier me figea. Alors j'observai les convives. Ils tenaient une assiette entre leurs mains et considéraient assez gravement leur nourriture. Au bout d'un instant, ils changeaient de mets, toujours considérant et jamais ne mangeant. Au mieux, froissaient-ils les ailes du nez, relevant les sourcils et murmurant :

— Voilà un bleu d'éléphant qui me paraît galamment tourné.

Entre deux plats, les conversations reprenaient. A la lueur des torches, l'heureuse Sylvie, la mystérieuse Isabelle m'entouraient. Non loin, un personnage vêtu de noir, que les autres appelaient Vidame, racontait ses campagnes.

— L'ennemi était massé devant nous. Je réunis mes officiers. « Allons, leur dis-je, point de quartier ! Sus, sus, et la journée est à nous. » Nous chargeâmes par trois fois et, pour une perte assez minime de cinq mille

carabiniers, nous restâmes les maîtres du terrain. Par malheur, nous nous étions trompés de jour et cette victoire ne fut point reconnue.

J'écoutais avec atterrement un personnage aussi cruel.

— Hé bien, monsieur ! m'écriai-je, apprenez qu'un gentilhomme est plus ménager du sang de ses troupes. Vous montrez, fort jeune, une bien vilaine âme.

Les regards se tournèrent de mon côté. Les négrillons s'arrêtèrent de servir. On entendait au loin un air de flûte. L'officier général se leva lentement.

— Monsieur, dit-il, monsieur ! On ne se bat pas durant une collation. Mais je puis vous provoquer à un concours de musique. Je n'y suis pas inexpert. Puisse cette leçon vous guérir de cette odieuse sensibilité dont votre âge, à défaut de la naissance, devrait vous préserver.

Un frémissement parcourut l'assemblée.

— Si vous perdez, me murmura Sylvie, vous serez déshonoré. Vous ne pourrez plus m'aimer.

Pendant, le vidame s'était emparé d'un violon dont il tira une mélodie triste infiniment railleuse, où l'on trouvait le grave, le rocailleux, le mélancolique, l'extrême, dont nos modernes savent orner leurs compositions.

Chacun, oubliant de regarder son plat, écoutait. Je n'étais pas le moins ravi. Ces gazouillis obtenus en frottant des boyaux de chat m'amusaient beaucoup. A son habileté dans cet art, je voyais bien que mon adversaire n'était pas un gentilhomme, mais peut-être un saltimbanque. Lorsqu'il eut achevé sa ritournelle, on me tendit le violon. Je m'emparai de l'instrument. Puis je râpai gaiement l'archet contre les cordes, sans souci de la cacophonie, en brailant un air de mon pays :

*Quand tu viens baiser ta marraine
Sur le front, Joli Cœur,
Ferais-tu pas mieux, la-dondaine...*

Ma voix bondissait au milieu des protestations, des

cris de frayeur, des mains dressées, tordues. Parmi les plaintes, je distinguai la voix de mon adversaire :

— De grâce, s'écriait-il, cessez, de grâce !

Je me contentai de cette défaite. J'avais montré à ces bambins que le gosier d'un gentilhomme breton est une caverne riche en trésors. Les regards des convives étaient tournés vers le ciel. Il semblait craquer de toutes parts, comme des feuilles mortes sous le pas d'une jument. De grands lambeaux noirs se défaisaient sous nos yeux et s'éparpillaient dans la lumière nouvelle. Une sorte d'angoisse planait sur les fronts. Le jour se levait, invincible, tandis que le chevalier me soufflait :

— Ah ! monsieur, vous m'avez fait manquer l'agonie de ma mère, je ne vous le pardonnerai pas.

Et comme je me penchais vers lui, il poursuivit :

— Ces fausses notes, oh, ces fausses notes ! Considérez qu'ici les nuits sont fragiles, un rien les effarouche. Monsieur, une autre fois, prenez un meilleur soin de ma nuit.

III

meurtre de la Cour

Cette mésaventure retarda ma présentation à la Cour. J'eus le triste éclat d'un incongru qui faisait chavirer les cérémonies les mieux ordonnées. De dépit, la mère du chevalier de Temesvar n'était point morte. « Cette nuit m'avait coûté fort cher, m'expliqua mon hôte. Elle était de la meilleure veine et d'excellente compagnie. Pourtant je n'ai pas la force de vous en vouloir. Il y a en vous un certain air de galanterie qui me pousse à vous aimer. Allez voir ma mère, je ne sais ce qu'elle en pensera. »

Je me jetai aux pieds de la belle jeune fille en la suppliant d'octroyer ma grâce. Elle était blanche comme ne sont pas les cygnes.

— Ah ! dit-elle, vous m'avez chagrinée. Je crains bien de ne pouvoir poursuivre mon agonie, de l'humeur où vous m'avez mise. Il me faudra attendre la nouvelle année et songez que pour une personne de qualité, il n'est pas trop honorable de remettre indéfiniment sa mort.

Elle était si triste et courroucée, que je me roulai sur son lit de repos en versant un torrent de larmes. Elle me releva avec bonté ; le malheur voulut que nos cheveux s'emmêlassent.

— Ah ! me dit-elle ensuite dans un soupir, vous êtes un amant fort ingénieux, mais quelle perversité pour vous jeter sur une vieille femme de ma sorte !

J'essayai de convaincre ma maîtresse qu'elle était à

l'âge des lis et des roses : en vain. Les mœurs de sa nation régnaient sur son cœur. Amour était moins fort que l'habitude.

Deux jours plus tard, je pris congé du chevalier avec des embarras infinis. J'avais gâché sa nuit, mangé son herbe et séduit sa mère. Il m'accompagna jusqu'à la porte du parc.

— Allons, dit-il en me quittant, vous avez su réparer le mal que vous aviez causé. Cette intrigue aura ranimé dans le cœur de ma mère le temps où les amants se pressaient en foule à son chevet. Vous êtes un brave gentilhomme. Dieu vous protège comme je vous aime !

Ils avaient donc un Dieu.

Un éléphant m'emporta. En un éclair, je fus transporté dans la capitale du royaume. Les palais étincelaient sous le soleil. Ils étaient couverts d'étoffes. Le velours, la soie, le brocart montaient jusqu'au ciel, où des toits de satin régnaient doucement. Ces constructions me parurent galandes, mais la demeure du roi porta mon ravissement au plus haut point. C'était une sorte de château aux cloisons taillées dans une substance noire, tiède et transparente, qui tenait du brouillard et de la chair des nuits.

Les courtisans ne passaient pas la treizième année, sinon les plus vieux conseillers, qui voisinaient la dix-neuvième. Leur ventre, leur air dolent, leurs yeux las, annonçaient les soucis. Mais un jeune Prince aime à s'entourer de barbons, et ils étaient là, une dizaine, qui m'examinaient en chuchotant.

Le souverain me reçut avec douceur. Sa dignité, la noblesse de ses traits, ne rendaient pas frivole sa huitième année. Il me posa quelques questions sur la Bretagne et eut la bonté de sourire aux contes que je lui faisais sur l'âge des habitants, leur morale et leurs joies. Enfin il me congédia en me sacrant Duc de Naufrage.

— Il fera mieux pour vous plus tard, m'affirma un certain Baron des Altitudes, qui m'avait pris en affection. Cela est déjà honorable, si l'on considère que

les étrangers, ici, se doivent contenter du rang de Prince ou d'Archiduc.

Le soir, il y eut spectacle, sérénade, collation. A la dérobée, je me nourrissais du fruit et de l'herbe qui passaient à ma portée. On me conduisit au théâtre comme à une curiosité qui ne pouvait manquer d'amuser un visiteur. C'était une grande salle tapissée d'indiennes. Une populace de négrillons, quelques enfants échappés du collège, deux ou trois roués, tels étaient les spectateurs. Les acteurs parurent. Ils n'étaient point fort jeunes, comme les torches me le révélèrent. Phèdre avait bien dix-sept ans et Thésée vingt et un. Nonobstant ce manque de fraîcheur, ils étaient beaux. Je leur souris. Mes compagnons, beaucoup plus insolents, marchaient à travers la scène, se querellaient, crachaient en l'air et buvaient des sirops brûlants, car le théâtre passe pour un lieu fort malsain.

Au dernier acte, une rumeur s'éleva. On était mécontent du dénouement. L'auteur fut tiré de la trappe où il soufflait les répliques. C'était un pauvre enfant contrefait qui agita des bras impuissants. Un soufflet le jeta sur le sol. Il y trouva une plume et de l'encre. Avec une rapidité merveilleuse il composa trois scènes d'une grande poésie qui trouvèrent grâce devant le public.

Alors une créole, dont la gorge nue précipita le mouvement de mes esprits animaux, vint agiter des numéros dans un sac de madapolam. Elle tira un carton blanc et cria le chiffre. Au bout d'une minute un spectateur de quatre ans s'avança. Il avait gagné la vedette du spectacle.

— Nous la tirons au sort tous les soirs parmi le public, me confia le Baron des Altitudes. Ainsi ne peut-on se plaindre d'être victime d'une illusion. Chaque actrice ne sert qu'une fois. C'est un métier décrié.

En l'honneur de mon arrivée à la Cour, le Surintendant des Ombres avait fait disposer une grande nuit sur toute la ville. Chacun s'en félicitait ; les plus pauvres en profitaient pour perdre un des leurs.

Nous heurtâmes l'enfant qui avait gagné la belle actrice. Il la tenait par la main et pleurait chaudement.

— Je ne sais pas ce que mon papa va me dire, nous confia-t-il. Sûrement mon papa va me gronder.

IV

Il ne se fit plus de bal que je n'y fusse mêlé. Les nuits et les opéras étaient commandés dans le même atelier, si bien qu'il se trouvait toujours un air de grande conformité entre l'ombre et la danse. Car nous dansions. La pavane faisait fureur. Encore qu'elle fût immorale et proscrire à la Cour, nous nous y adonnions sans remords. Une conduite aussi lascive nous faisait monter le rouge au visage. Cette circonstance m'excusera-t-elle ?

Isabelle possédait dans la nuit un étrange visage. Il était mince et blanc. Ses yeux, plantés en arrière, changeaient de couleur avec la respiration de chaque heure, ils étaient gris, et déjà je m'enfuyais, ils étaient bleus et trop purs et tristes et encore ils étaient heureux mais sur un fond de grand mépris et d'ancienne noblesse, car ils étaient jaunes et j'en avais peur, et blancs ils me chassaient, verts enfin, pâles et recueillis, ils s'approchaient de moi.

— Cessez de m'embrasser, dit-elle, vous m'ennuyez.

Je la serrai contre mon cœur. Elle portait un prénom sauvage. Elle avait besoin d'un asile. Mes bras seraient cet asile.

Loin de le déranger, les passions mettent de l'ordre dans un cœur. Il s'enfle de néant et s'élève dans un seul ciel. Je n'échappai point à cette loi. Ma petite amoureuse me fit retrouver, jumeaux et moqueurs, le mal et le bien. Je n'osais la toucher. Elle était trop faible. Je n'osais l'abandonner. Elle respirait bien mieux contre moi.

Je me résolus à consulter un religieux de grand savoir qui tenait un ermitage dans le Haut-Santal.

Le Haut-Santal est une contrée épineuse. Tout s'y montre cassant. Le soleil y perd ses rayons. Les pluies s'y brisent comme du verre. Les hommes eux-mêmes s'y disloquent et se répandent sur le sol. Mon guide m'expliquait pourquoi : « A l'ordinaire, les atomes sont de bons compagnons pour l'homme. Ils le suivent, fidèles. Ils prennent garde de former du chaud quand il en désire, du souple dès qu'il le veut. Mais ici, la solitude les a rendus sauvages. Ils sont querelleurs et brutaux. A peine les écarte-t-on avec la nuit. Ils rôdent autour d'elle, ils écoutent la respiration des hommes en sommeil. Dès que les dormeurs sont éveillés, ils se jettent sur l'ombre, la font trébucher. Elle tombe dans le sable, à genoux. Alors, avec des éclats de rire, les atomes du Haut-Santal la piétinent et lui font rendre son jus qui est de pure lumière ».

L'ermite me reçut avec bonté et me donna à contempler un grand plat d'eau où flottaient quelques radis. Je lui fis part de mon embarras : je ne pouvais oublier Isabelle, car j'appartenais à cette nation bretonne qui met toujours du poisson dans ses attachements. Je ne voulais non plus l'enlever, parce qu'un peu de France était dans mon humeur : c'était dire Inconstance.

Le religieux me prit la main et m'entraîna vers les livres saints. C'étaient une cinquantaine de pages roses dont il lut quelques maximes.

— *Amant alterna Camenae* : ce qui revient à dire que les jeunes filles aiment à changer de chanson.

— Donc, je puis l'enlever ?

— Point si vite, mon enfant... Je lis encore : *Angulus ridet*. Vous traduirez fort aisément, comme l'a fait le scolaste : cet endroit me charme.

— Alors je ne l'enlève pas ?

— Tout beau ! N'est-il pas question, la ligne suivante, d'une *Animula*, *vagula*, *blandula* ? Petite âme errante, caressante...

— Pour le coup, m'écriai-je, il me faut l'enlever. C'est tout son portrait.

— Nenni, mon fils. Sans aller beaucoup avant je découvre un *Chi lo sa* ? Cette locution italienne fréquemment employée, comme le précise Saint-Roux, vous abandonne au doute. Le doute, mon cher enfant, est le lieu naturel de l'amour. Il est son aliment, son principe et sa fin. Ce monstre d'incertitude, cet océan de tromperies, cet abîme de mensonges ne mérite pas que vous vous mettiez en peine à son sujet.

Je remerciai le bon père et retournai à la Cour. Aux portes de la capitale, je pénétrai dans une poèterie et me fis préparer une douzaine d'alexandrins du plus beau pourpre.

Mon compliment à la main, je me dirigeai vers la demeure d'Isabelle. J'aperçus ses épaules que ne recouvrait point son drap. Je déposai mes vers à ses pieds. Leur odeur, un peu neuve sans doute, l'éveilla. Je lui serrai les chevilles.

— Petite âme errante, caressante, murmurai-je.

Elle leva des yeux rieurs.

— Oh ! caressez-moi les yeux, s'il vous plaît.

C'était Sylvie.

Malgré leur galanterie qui est extrême et dépasse l'inconsidéré, ils ne font point l'amour. Ils vont tout de suite au lit.

A quelque temps de là, je me liai avec un collégien nommé Sosthène VII, Damoiseau de Calabre. Ayant franchi avec succès ses examens de fugue et de contrepoint, il courait la ville à mes côtés.

— Ici, disait-il, c'est l'entrepôt général des Nuits. Les astronomes y conduisent le produit de leur chasse.

Un soir, car les chasses à la nuit se nomment le soir, nous gagnâmes une éminence où l'on avait disposé de la mousse. De très douces musiques étaient établies sur chaque versant. Le Capitaine Général des Etoiles fixes dirigeait les opérations. Il devait son titre à sa naissance plus qu'au mérite, car il ne dépassait pas quatre ans. *image*

— C'est un roué, me souffla Sosthène VII. Il fait mine de ne pouvoir remuer la jambe par la faute de la goutte. *le son*

On avait repéré quelques astres. Avec de grosses lentilles, on commença de s'emparer de la lune. Le Capitaine Général était là pour interdire qu'on touchât aux étoiles fixes, car l'équilibre du royaume s'écroulerait.

Les violoncelles attaquèrent. Ils sont pour l'ombre, le plus persuasif des instruments. Tout allait à merveille.

Soudain, il se fit une rumeur. Le ciel s'effilocha. De gros paquets d'obscurité tombèrent jusqu'à nos pieds. Les physiciens levaient les bras au ciel. Les astronomes fixaient la terre avec embarras. Quant au

Capitaine Général des Etoiles fixes, le visage barbouillé de confiture (car, à cet âge, ils ne savent pas toujours contempler les biens de ce monde) il dormait, debout dans ses bottes trop grandes. Les négrillons fuyaient.

— Que va-t-il arriver ? demandai-je à Sosthène, immobile, un poing sur la hanche, au milieu de la débâcle de la nuit.

— C'est la guerre, me dit-il.

A peine étais-je revenu de ma surprise que des trompettes s'élevèrent de l'autre côté de la frontière. On ne se dispute pas vainement une nuit, dans ces pays. Le point d'honneur y est trop grand. Trop grand aussi le besoin d'ombre pour se cacher, pour rêver, pour mourir. Nous regardâmes la capitale. Mes compagnons ne se pressaient point. Je m'étonnai de leur lenteur, mais ils m'assurèrent que les premières batailles ne commenceraient pas avant six mois.

Le Colonel des Arsenaux de Sa Majesté reçut la visite d'un observateur ennemi. Il se fit des états très précis des forces de chaque nation. Les Hindous et les Birmans n'auraient pas souffert de s'affronter si l'un des adversaires l'eût emporté d'un homme, d'une épée, d'un éléphant.

Pendant ces palabres, des fêtes infinies se déroulaient. Les principaux de chaque nation se visitaient. Les prénoms un peu rudes des Birmans devinrent à la mode. Il ne naquit plus un enfant qui ne fût nommé Gontran ou Sélim. Les Birmans se passionnaient pour les Sosthène et les Sophie.

Le chevalier de Temesvar était Sergent Général des Fifres et Tambours. La musique était presque tout dans chaque armée. Ces peuples en sont gourmands dans une telle mesure qu'il suffisait d'un concert, en pleine forêt, pour immobiliser un bataillon ennemi.

Je dirigeais un régiment de Dragons. Je l'entraînai au cœur de la forêt. Parfois nous capturions un sauvage. Le soir venu, nos hommes les enroulaient dans des feuilles de menthe et les mettaient à brûler, plus par récréation que pour s'en nourrir.

L'ennemi tenta de nous arrêter par une symphonie brusquement jaillie de sous les frondaisons. Je distribuai force taloches pour réveiller mes nigauds. Nous chargeâmes.

Le dirai-je ? C'est avec ivresse que je défonçais les caisses de résonance, que j'embrochais les flûtistes. Deux de mes officiers me représentèrent l'inhumanité de ma conduite. Je ne les écoutai point. Je voulais supprimer toute musique à la surface de la terre. Cette entreprise se retournait contre moi. Brisez un violon, il lancera, dans son agonie, des soupirs déchirants. Ecrasez un bugle, il hurlera son innocence d'une voix assurée.

Je reçus une tape sur la figure. J'ouvris les yeux.

— Eh bien, me dit Louise, que pensez-vous de cette gavotte ? Ma parole, Gaston s'est encore endormi.

Tout le monde éclata de rire, sauf M. Rousseau, les deux mains levées sur son clavier, qui me regardait féroce-^{Mme}ment.

« La méchante bête, pensai-je, comment le faire enrager ? »

— Oh ! dis-je en bâillant, j'ai rêvé à des serpents... A des serpents et à des sauvages.

— Etaient-ils bons ? demanda M. Rousseau d'un air inquiet.

— Mais le pauvre enfant, s'écria Louise, je suis sûre qu'il n'en a pas seulement goûté un seul.

Au souper, M. Diderot fit des grimaces qui amusèrent toute la compagnie.